

Sortilèges (deuxième partie) Le cauchemar infini

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 64, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82367ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (2016). Compte rendu de [Sortilèges (deuxième partie) : le cauchemar infini]. *L'Inconvénient*, (64), 43–44.

SORTILÈGES

(deuxième partie)

Le cauchemar infini

Marie-Andrée Lamontagne

Jules Verne disait du romancier qu'il ne doit pas être trop intelligent. On lui donne raison, à condition de se référer à une forme précise d'intelligence : analytique, cérébrale, qui tient à distance toute réalité pour au mieux la décortiquer, au pire faire le grand détour verbeux qui l'évitera. La question qui surgit ensuite en est le corollaire : un esprit malade peut-il écrire un roman ? Je veux dire un roman vrai, je veux dire un monde peuplé, construit avec tout l'artifice nécessaire qui saura se faire oublier et faire croire à la véracité du cadre, devenu la vie, des personnages, devenus des gens, de leurs pensées et de leurs actions, maintenant bien réelles.

Plutôt que *vérité*, un esprit intelligent, soucieux de précision, aurait écrit ici *vraisemblance*. Pourtant, blotti bien au chaud dans son cocon de critique examinant en surplomb l'objet de sa lecture, il se serait trompé en établissant cette nuance qui ménage les frontières. Au diable les frontières. Aux romans réussis il faut des Emma Bovary délicieusement aveuglées, consentantes, gémissantes, pour croire en eux. Ce sont les Emma qui les font exister. Les romanciers ne sont que des Rodolphe.

Mais que faire d'un Rodolphe malade ? Saura-t-il être prévenant, apporter les chocolats, fleurir la chambre, murmurer les compliments qui font rougir, battre le cœur et voir le mari, c'est-à-dire le réel, tel qu'il est : balourd, insupportable ?

C'est tout le problème avec David Foster Wallace. C'est aussi toute sa force.

The Infinite Jest, qui paraît maintenant en français, sous le titre *L'infinie comédie*, aux éditions de l'Olivier et dans la prouesse d'une traduction signée Francis Kerline, est un roman monstrueux, pour dire les choses simplement. Ses 1 400 pages, incluant un ersatz érudit de 380 notes, dont l'éditeur, affolé par l'échéance, aura confié la traduction à quelqu'un d'autre, avec pour conséquence de mettre en colère le traducteur principal avec qui il est depuis fâché, ces 1 400 pages, donc, comptent finalement pour peu dans sa monstruosité. Après tout, le roman du 20^e siècle, à peine né, a déjà su engendrer des blocs de prose sinieuse où égarer avec bonheur le lecteur dans une forêt de mots (voir *L'homme sans qualités*) ; des blocs de prose carrément illisible, où égarer, hélas, le même dans une forêt de langues (voir *Finnegan's Wake*). Cela s'appelle la modernité. Mais alors Rodolphe tient toujours fermement son Emma par la taille. C'est lui qui la fait danser.

Rien de tel ici. *L'infinie comédie* est surtout monstrueux non par sa longueur, mais par son propos et par la forme dans laquelle il fait se déployer trois trajectoires principales, du reste très vite brouillées. Il y a celle du jeune Hal Incandenza, joueur de tennis de haut niveau au cerveau crépitant de connaissances, et de sa famille, dont les

membres semblent tous plus malades les uns que les autres (échantillon : le père, dit Soi-même, se suicide en se mettant la tête dans le four à micro-ondes) ; celle des anciens junkies du centre de désintoxication Ennet ; celle d'un groupuscule séparatiste québécois, les Assassins en fauteuil roulant, qui cherche à mettre la main sur une certaine cartouche. On y reviendra.

Pourquoi, pourquoi, s'interroge le lecteur, qui doit souvent s'accrocher pour ne pas perdre pied. Réponse possible : pour coller de plus près à l'époque grimaçante qui est celle de l'écrivain – aux États-Unis, le roman a paru en 1996, après plusieurs années d'un labeur douloureux –, à l'époque qui est la nôtre – Jonathan Franzen, Zadie Smith et plusieurs autres romanciers dits de la nouvelle génération ont salué *The Infinite Jest* comme un chef-d'œuvre à sa parution et revendiquent depuis son influence –, à l'époque qui lui succédera – le roman se situe dans ce qui semble être un futur rapproché, alors que le Canada, les États-Unis et le Mexique ne forment plus qu'une seule entité politique appelée l'ONAN (Organisation des nations d'Amérique du Nord).

Pour ceux que le mot intéresse, Onan est ce personnage de la Bible qui, ayant épousé la femme de son frère après la mort de ce dernier, répandait sa semence sur le sol quand il allait vers elle, et cela par refus d'avoir une descendance. La Bible ne précise pas pourquoi

